

PIERRE BAYLE

# Historisches und kritisches Wörterbuch

Zweiter Teil der Auswahl

Übersetzt und herausgegeben

von

Günter Gawlick und Lothar Kreimendahl

FELIX MEINER VERLAG  
HAMBURG

Bibliographische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliographie; detaillierte bibliographische Daten sind im Internet über <<http://dnb.-nb.de>> abrufbar.

ISBN-13: 978-3-7873-1786-8

ISBN-10: 3-7873-1786-4

© Felix Meiner Verlag 2006. Alle Rechte, auch die des auszugsweisen Nachdrucks, der fotomechanischen Wiedergabe und der Übersetzung, vorbehalten. Dies betrifft auch die Vervielfältigung und Übertragung einzelner Textabschnitte durch alle Verfahren wie Speicherung und Übertragung auf Papier, Transparente, Filme, Bänder, Platten und andere Medien, soweit es nicht §§ 53 und 54 URG ausdrücklich gestatten. Satz: Kusel, Hamburg. Druck: Strauss, Mörlenbach. Bindung: Litges & Dopf, Heppenheim. Einbandgestaltung: Jens Peter Mardersteig. Werkdruckpapier: alterungsbeständig nach ANSI-Norm resp. DIN-ISO 9706, hergestellt aus 100% chlorfrei gebleichtem Zellstoff. Printed in Germany.

*www.meiner.de*

## INHALT

Vorwort . . . . .	VII
Bibliographie. . . . .	IX

Pierre Bayle  
Historisches und kritisches  
Wörterbuch

VORREDE ZUR ERSTEN AUSGABE . . . . .	1
ABDAS . . . . .	28
ACOSTA. . . . .	34
AMPHIARAUS . . . . .	49
ANAXAGORAS. . . . .	56
ANCILLON. . . . .	104
ANDRONICUS, Marcus Pompilius. . . . .	119
ARKESILAOS, der Philosoph . . . . .	121
ARMINIUS . . . . .	137
ARRIAGA. . . . .	145
AUREOLUS. . . . .	150
BEAULIEU . . . . .	157
CHARRON . . . . .	170
CONECTE . . . . .	195
EVA . . . . .	203
GELDENHAUR . . . . .	231
GREGOR I.. . . . .	241
HOBBS . . . . .	250
HOFFMANN . . . . .	264
JONAS, der Prophet. . . . .	270
KAINITEN . . . . .	278

KARNEADES . . . . .	288
KNUTZEN . . . . .	313
KRITIAS . . . . .	318
LA MOTHE LE VAYER . . . . .	327
LEUKIPP . . . . .	356
LUKREZ. . . . .	377
LUTHER . . . . .	417
MAJUS . . . . .	428
MARIANA . . . . .	440
MELANCHTHON . . . . .	451
MOHAMMED . . . . .	468
OVID . . . . .	542
PELLISSON. . . . .	575
RUFFI. . . . .	588
RUGGERI. . . . .	601
SARA. . . . .	614
SENNERT, Daniel . . . . .	641
SIMONIDES . . . . .	659
SOCINUS, Faustus . . . . .	683
SYNERGISTEN . . . . .	716
THALES . . . . .	736
WECHEL . . . . .	746
ZENON, der Epikureer. . . . .	753
ZOROASTER. . . . .	763
 Namenregister . . . . .	 785

## VORWORT

Nachdem die Herausgeber im Jahr 2003 einen ersten Band mit einer Auswahl von gut dreißig Artikeln aus Bayles *Dictionnaire historique et critique* in neuer deutscher Übersetzung innerhalb der »Philosophischen Bibliothek« vorgelegt haben, folgt hier anlässlich des 300. Todestages Bayles (28.12.1706) und aufgrund der positiven Resonanz, die jener Band beim Publikum gefunden hat, der zweite und abschließende Teil der Auswahlgabe. Wiederum wurden philosophisch relevante Artikel des *Dictionnaire* mit breiter Streuung der Themen ausgewählt, um Bayles Beitrag zur Diskussion damals wie heute zentraler Fragen der Metaphysik, Erkenntnistheorie, Ethik, Religionsphilosophie, Staatstheorie und Toleranz zu präsentieren. Zusammen mit den bereits publizierten liegen nunmehr gut achtzig Artikel und andere Texte aus dem *Dictionnaire* in neuer Übersetzung vor, die einen detaillierten Eindruck von Bayles Denken auf den verschiedensten Gebieten der Philosophie bieten und zugleich die Argumentationszusammenhänge sichtbar werden lassen, in denen und gegen die sich die europäische Frühaufklärung formierte.

Anlässlich einiger kritischer Stimmen zu der Zusammenstellung der Artikel in Bd. I dieser Auswahl sei angemerkt, daß jede denkbare Teilausgabe der insgesamt 2051 Artikel des Originals Wünsche offen lassen muß und sich der ganze Reichtum der geistigen Welt Bayles dem Leser nur durch das Studium des Gesamtwerks in den alten Ausgaben oder im Nachdruck erschließt. Dieses Leseabenteuer kann die vorliegende Studienausgabe schon aufgrund ihrer im Vergleich zum Original immer noch schmalen Textbasis nicht ersetzen und erhebt auch gar nicht einen solchen Anspruch. Sie ist vielmehr für philosophisch interessierte Leser und die Verwendung im akademischen Unterricht konzipiert; aus gutem Grund erscheint sie deshalb innerhalb der »Philosophischen Bibliothek«.

Das sukzessive Erscheinen dieser zwei Bände bringt es mit sich, daß die Artikel nicht in alphabetischer Anordnung stehen. Dies ist jedoch lediglich ein Schönheitsfehler, der die Benutzbarkeit der Bände in keinerlei Hinsicht einschränkt, weil die einzelnen Artikel jeweils für sich stehende abgeschlossene Texteinheiten sind.

Die Übersetzung und Präsentation der Artikel erfolgt gemäß den Richtlinien des ersten Bandes, über die dort Rechenschaft abgelegt wurde. Die Literaturangaben ergänzen die damalige Bibliographie um die zwischenzeitlich erschienenen einschlägigen Titel.

Zu danken haben die Herausgeber den Mitarbeitern an diesem Band. Wibke Korf, Daniel Lizius und Matthias Wehry haben bei der Texterfassung, der Überprüfung der Zitate Bayles und dem Korrekturlesen geholfen. Katrin Schneider hat darüber hinaus das Namenregister erstellt. Die Druckvorlage ist wiederum von Edith Schwantzer mit der gewohnten Umsicht erstellt worden.

Dank gebührt nicht zuletzt der Universitätsbibliothek Mannheim für die mitunter aufwendige Beschaffung der von uns gewünschten Literatur.

Bochum und Mannheim  
Ostern 2006

Günter Gawlick / Lothar Kreimendahl

PIERRE BAYLE

Historisches und kritisches Wörterbuch  
Zweiter Teil der Auswahl

image sur leur monnoye. Quelques Auteurs font mention d'une (K) autre Sappho.

S A R A, sœur & (A) femme d'Abraham, fut la fidelle compagne de tous ses voyages. Elle étoit déjà mariée avec lui, lors \* qu'ils se retirèrent d'Ur de \* *Genf* *21. 29.* Chaldée, *31.*

(K) D'une autre Sappho.] Mr. Moreri dit qu'il y a des gens qui mettent une seconde fille de ce nom d'Eritrée qui faisoit des vers, & que c'est le sentiment d'Athènes, li. 13. Athènes ne dit pas que cette autre Sappho fût Poète, ni qu'elle fût d'Eritrée; il dit qu'elle étoit d'Ereife (a), Courtesane

(a) Ville de l'île de Lesbos.

de son metier, & qu'elle fut amoureuse de Phaon. Selon ce sentiment la grande Sappho, la Sappho de Mitylene qui faisoit de si beaux vers, pourroit être réhabilitée sans beaucoup de peine dans une bonne réputation; & on n'auroit qu'à transporter sa mauvaise renommée sur l'autre Sappho. Le mal est qu'un passage mutilé d'Athènes, secondé tant qu'on voudra du témoignage d'Elien (b), ne doit pas nous servir de guide préferablement à mille autorités qui le combattent. Mr. Lloyd & Mr. Hofman nous avertissent de bien distinguer deux Sapphos; l'une d'Eretrie, & l'autre qui fut aimée de Phaon, comme on le voit, disent-ils, dans Athènes au livre 13. Cela est copié de Voffius (c), & n'en est pas plus vrai; car Athènes ne parle là que d'une Sappho native d'Ereife, qui fut fort amoureuse de Phaon: si elle en fut aimée ou non, c'est ce qu'il ne nous apprend point. Suidas pourroit nous jeter dans l'incertitude, & s'il n'y avoit pas apparence qu'il a divisé ce qui devoit demeurer uni. Il nous donne deux Sapphos; ce qu'il dit de la première appartient incontestablement à celle qui a tant excellé dans la poésie lyrique; ce qu'il dit de la seconde, savoir qu'elle étoit de Mitylene dans l'île de Lesbos; qu'elle se precipita du promontoire de Leucade dans la mer, à cause qu'elle aimoit Phaon; qu'elle avoit joué des instrumens; qu'elle avoit composé des vers lyriques, ne convient pas moins certainement à la première. Ainsi je ne voi nulle raison fort valable pour admettre deux femmes de ce nom-là, principalement s'il falloit les distinguer l'une de l'autre, par les qualitez dont Suidas & Charles Etienne les partagent.

(b) Lib. 11. c. 19. var. hijf.

(c) Voffius de Poet. Græc. pag. 17.

(A) Sœur & femme d'Abraham.] Cela est si clair par le chapitre 20. de la Genèse, que sans la mauvaise habitude que l'on se fait, de sacrifier le sens naturel des paroles de l'Ecriture aux moindres difficultez qu'on envisage, il n'y auroit pas deux sentimens là-dessus. Prenons bien les circonstances du fait. Abraham étant venu au pais des Philistins, y fit passer Sara pour sa sœur. Sur cela Abimelec Roi du pais crut que c'étoit une fille à marier, ou une veuve, & qu'ainsi rien n'empêchoit qu'il n'en fit l'une de ses femmes. Il la fit donc venir chez lui: mais ayant su par une revelation qu'elle étoit mariée avec Abraham, il la lui rendit en se plaignant de leurs mensonges, qui l'avoient exposé à un grand malheur. Je dis leurs mensonges; car d'un côté Abraham avoit dit de sa femme, c'est ma sœur; & de l'autre, Sara avoit dit de son mari, c'est mon frere. Abraham s'excusa en premier lieu sur la crainte qu'il avoit eue qu'on ne le tuât, s'il disoit que Sara étoit sa femme; en second lieu sur ce qu'elle étoit véritablement la sœur, fille de mon pere, dit-il (d), bien qu'elle ne soit pas fille de ma mere. Après quoi il tâcha de justifier son épouse, en disant

(d) Genf. 22. 12.

qu'il lui avoit demandé comme une grace, que par tout où ils voyageroient elle déclarât qu'il étoit son frere. J'admire qu'on ne voye pas dans ce discours, que Sara étoit non pas la sœur uterine d'Abraham, mais sa sœur de pere. Voici mes raisons.

I. En premier lieu, si Sara n'eût pas été la sœur d'Abraham en cette maniere, l'apologie de son mari n'eût fait que tromper de plus en plus le bon Prince, qui lui avoit reproché la précédente dissimulation; car il n'étoit pas possible qu'en ajoutant foi aux excuses de ce Patriarche, on ne prit Sara pour la vraye & propre femme d'Abraham du côté du pere, & jamais homme vivant n'auroit deviné par ce discours, qu'elle n'étoit la niece d'Abraham. J'en fai juges tous ceux qui feront capables de sentir quelles idées un tel discours a dû & pu exciter dans l'esprit d'Abimelec. Il est vrai que je demande qu'ils sachent si bien tout porter dans toutes les situations, & dans toutes les circonstances de cette aventure. Il est inutile de supposer que Sara étoit fille d'Haran, & par conséquent petite-fille du pere d'Abraham; & d'ajouter qu'un neveu (e) est quelquefois appelé frere, & que l'on dit, que ce neveu (e) est quelquefois nommé fils; cela, dis-je, ne sert de rien en cet endroit, parce que les circonstances veulent qu'Abraham n'ait pris les mots que dans leur signification la plus propre; faute de quoi il eût dû passer pour un homme qui vouloit faire illusion à Abimelec.

(e) Loth neveu d'Abraham. Sara étoit nommée son frere Genef.

II. De plus à quoi lui pouvoit servir cette distinction, fille de mon pere, fille de ma mere, si me dans le fond il n'avoit voulu signifier sinon qu'il étoit oncle de Sara? Posez le cas qu'il ait pu traiter de sœur celle qui n'étoit que sa niece; à quoi songe-t-il de remarquer que sa mere n'étoit point l'ayeule de cette niece? C'est, dira-t-on, qu'il vouloit représenter ingénument le degré de sa parenté à l'égard de Sara. Mais pourquoi donc se sert-il du mot de fille dans une signification ambiguë? Que ne l'employe-t-il dans son véritable sens, comme je suppose qu'il fait? Outre que l'ingénuité dont on parle seroit fort à contre-tens, elle affoiblirait l'apologie du Patriarche; car elle porteroit paroître moins forts les liens de la parenté.

(f) Voyez les preuves dans Mores li. 15. c. 5. fert-il du mot de fille dans une signification ambiguë. & dans Gebardus in Corn. Nefero affoiblirait l'apologie du Patriarche; car elle porteroit paroître moins forts les liens de la parenté.

Si l'on m'objeete que dans ma supposition cette même ingénuité affoiblit l'apologie plus qu'elle ne la renforce, je donnerai une raison pour quoi Abraham déclara que Sara n'étoit point sa sœur uterine. On mettoit de la différence entre le patris mariage d'un homme avec la sœur de pere & de sa femme, & le mariage d'un homme avec la demi-sœur. Les Atheniens (f) qui permettoient d'épouser la sœur de pere, défendoient d'épouser la demi-sœur uterine. Solon en avoit ainsi décidé. Au chidiqoniam inter Lycurgue (g) permit aux Lacedemoniens d'épouser la sœur uterine, & leur défendit d'épouser la sœur de pere. Quelques uns ont dit que comme la communauté de sang est plus certaine entre un frere & une sœur uterine, qu'entre un frere & une sœur de pere, la permission de Solon a été généralement parlant moins odieuse (h), que la permission de Lycurgue. Dira-t-on après cela que dans ma supposition, Abraham auroit dit

(g) Voyez les mêmes Auteurs.

(h) Filiis patris mariæ d'un homme avec la sœur de pere & de sa femme, & le mariage d'un homme avec la demi-sœur. Les Atheniens (f) qui permettoient d'épouser la sœur de pere, défendoient d'épouser la demi-sœur uterine. Solon en avoit ainsi décidé. Au chidiqoniam inter Lycurgue (g) permit aux Lacedemoniens d'épouser la sœur uterine, & leur défendit d'épouser la sœur de pere. Quelques uns ont dit que comme la communauté de sang est plus certaine entre un frere & une sœur uterine, qu'entre un frere & une sœur de pere, la permission de Solon a été généralement parlant moins odieuse (h), que la permission de Lycurgue. Dira-t-on après cela que dans ma supposition, Abraham auroit dit

M M M m m 3

l'us

Abb.: Faksimile einer Seite aus Bayles *Dictionnaire historique et critique* mit dem Anfang des Artikels SARA (stark verkleinert).

VORREDE  
ZUR  
ERSTEN AUSGABE

Tausenderlei Dinge hätte ich in dieser Vorrede vorzutragen, aber weil ich das nicht ohne eine Weitläufigkeit tun könnte, die den Rahmen sprengen und den Leser gleich eingangs abstoßen würde, will ich mich lieber beschränken, als seinen Geschmack zu verletzen. Ich begnüge mich daher mit fünf oder sechs Punkten.

I. Warum dieses Werk nicht gemäß dem 1692  
veröffentlichten *Entwurf* ausgeführt worden ist  
(Man sehe diesen *Entwurf* am Ende dieses *Dictionnaire*,  
Band IV, S. 606 ff.)\*

An erster Stelle will ich mitteilen, daß dieses Werk nicht dasjenige ist, das ich in dem 1692 publizierten *Entwurf* zu einem *Dictionnaire critique* versprochen hatte. Der Einwand, dem ich besonders aufmerksam Rechnung getragen habe und zuvorgekommen bin, ist eben der, auf den man das größte Gewicht gelegt hatte, um den *Entwurf* zu verwerfen, dem ich folgen wollte; und vielleicht haben viele Leser ihn nur deshalb nicht für gut befunden, weil sie merkten, daß ich mich sehr anstrengte, den Einwand zu widerlegen. Was immer aber auch die Ursache gewesen sein mag, es wäre nicht klug gewesen, sich dem allgemeinen Geschmack zu widersetzen; vielmehr verlangte es die gute Ordnung, daß ich mein Unternehmen aufgab, weil jedermann zu dem Urteil kam, daß so gut wie all die Fehler, die ich in den

\* 〈Dieser Text nicht aufgenommen in die vorliegende Sammlung. Es handelt sich dabei um die *Dissertation qui fut imprimée au devant de quelques Essais ou Fragmens de cet ouvrage l'an MDCXCII, sous le titre »Projet d'un Dictionnaire Critique«* (...). Die genannte Band- und Seitenangabe bezieht sich auf die vierbändige Ausgabe des *Dictionnaire historique et critique* von 1740. Hgg.)

Artikeln des *Entwurfs* erwähnt hatte, für das Publikum kaum von Interesse sind. Ich hatte mir nämlich vorgenommen, ein Wörterbuch der Fehler zu erstellen: Zur Vollkommenheit eines derartigen Werks ist es erforderlich, daß sämtliche Fehler, die kleinen wie die großen, darin verzeichnet sind; denn es trägt fraglos zur Vollkommenheit eines Wörterbuchs der Geographie oder einer Landkarte bei, wenn alle Kleinstädte und Dörfer darin verzeichnet sind. Weil also gerade die beste Art und Weise, meinen *Entwurf* auszuführen, dem Murren der Öffentlichkeit in besonderem Maße ausgesetzt gewesen wäre, weil sie viele wenig bedeutsame Anmerkungen bedingt hätte, mußte ich zu dem Entschluß kommen, den Plan aufzugeben; ich mußte glauben, daß angesichts des Zeitgeschmacks der *Entwurf* meines Unternehmens selbst einen wirklichen Defekt hatte, der durch die Ausführung niemals hätte behoben werden können. Wenn ich denjenigen etwas entgegenhalten soll, die behauptet haben, daß die meisten der von mir gerügten Irrtümer belanglos sind, dann dies, daß sie voraussetzen, daß nicht alle von dieser Art sind. Ich hingegen behauptete, daß es keinen Irrtum gibt, der von Bedeutung wäre, und daß allgemein gesprochen Irrtümer selbst dann, wenn sie denjenigen ähneln sollten, die von den größten Kritikern angemerkt worden sind,<sup>1</sup> nichts zum öffentlichen Wohl beitragen können. Von derartigen Dingen hängt das Schicksal des menschlichen Geschlechtes nicht ab. Eine Erzählung, die auf größter Unkenntnis beruht, ist genauso geeignet, Leidenschaften zu erwecken wie die größte historische Sorgfalt. Sagt zehntausend ganz ungebildeten Leute von der Kanzel herab, daß die Mutter Coriolans von ihm dasjenige erhalten hat, was »weder das heilige Kollegium der Kardinäle, noch der Papst selbst, die ihm entgegengingen, jemals hätten erhalten können«,<sup>2</sup> so verschafft ihr ihnen dieselbe Vorstellung von der

<sup>1</sup> Man prüfe die Anmerkungen von Scaliger über die *Chronique* des Eusebius. Man wird feststellen, daß sich seine Korrekturen auf die Verwechslung eines Zeitpunkts, eines Ortes, eines Personennamens usw. beschränken.

<sup>2</sup> In der 1693 in Holland gedruckten *Recueil des bons mots*, wird S. 123 versichert, daß dies tatsächlich gepredigt worden ist.

Macht der heiligen Jungfrau, als wenn ihr keinen Schnitzer be-  
gangen hättet. Sagt ihnen: »Ihr Christen! Es ist seltsam, daß ihr  
nicht von dem Anblick unseres Retters Jesus Christus berührt  
werdet, der am Stamm des Kreuzes und von Schlägen völlig  
zerfetzt hängt, wo doch der Herrscher Pompeius beim Anblick  
der von Pfeilen durchbohrten Elefanten des Pyrrhus von Mit-  
leid erfaßt wurde;«<sup>3</sup> ihr würdet damit eine ebenso große Wir-  
kung hervorrufen, als wenn ihr etwas ganz Zutreffendes über  
Pompeius sagtet. Es steht also fest, daß die Aufdeckung von Irr-  
tümern<sup>4</sup> weder für das Wohlergehen des Staates noch der Pri-  
vatpersonen wichtig oder förderlich ist. Folgendermaßen habe  
ich meinen Plan geändert, um den Geschmack des Publikums  
besser zu treffen. Ich habe meine Arbeit in zwei Teile geteilt: der  
eine ist rein historisch und eine kurzgefaßte Erzählung der Fak-  
ten. Der andere ist ein großangelegter Kommentar, eine Samm-  
lung von Beweisen und Untersuchungen, in die ich die Richtig-  
stellung verschiedener Fehler einfließen lasse und gelegentlich  
sogar eine Reihe philosophischer Reflexionen; kurz: genügend  
Abwechslung, so daß ich glauben darf, daß Leser jedweder Art  
an der einen oder anderen Stelle etwas ihnen Zusagendes finden  
werden.

Diese neue Einrichtung hat alle Vorkehrungen über den  
Haufen geworfen, die ich getroffen hatte. Die meisten Materi-  
alien, die ich zusammengetragen hatte, konnte ich nicht mehr  
gebrauchen; ich mußte mit der Arbeit von vorne beginnen.  
Meine Hauptabsicht war es, die Fehler von Herrn Moréri und  
die aller anderen ähnlichen Wörterbücher aufzuzeigen. Bei der  
Suche nach zwingenden Beweisen zum Aufweis dieser Fehler  
und zu ihrer Richtigstellung fand ich, daß verschiedene antike  
wie moderne Autoren an denselben Stellen gestrauchelt sind.  
Und weil Herr Moréri weit mehr Fehler auf dem Gebiet der

<sup>3</sup> In den *Furetieriana* wird S. 127 der Brüsseler Ausgabe versichert, daß  
Furetière dies in Flandern predigen hörte.

<sup>4</sup> Ich spreche hier von Irrtümern im Bereich des Tatsächlichen und nehme  
Irrtümer bezüglich der Religion davon aus. Hinsichtlich der ersteren werde  
ich gelegentlich Ausnahmen machen.

Mythologie und der römischen Genealogie begangen hat als in der modernen Geschichte, hatte ich vornehmlich Datensammlungen über die Götter und Helden des Heidentums sowie über die großen Männer des antiken Rom zusammengetragen. Das geplante Werk hätte eine Unzahl von Artikeln ähnlich denen über ACHILLES, BALBUS und die CASSIUS meines *Entwurfs* enthalten. Alle diese weitläufigen Sammlungen sind für mich nutzlos geworden, denn ich begriff, daß nur sehr wenige Leute Gefallen an diesen Dingen finden und daß ein Folioband, der fast ausschließlich derartige Gegenstände behandelt, in den Magazinen der Buchhändler vermodern würde. Man wird feststellen, daß ich diese Warnung beachtet habe; es finden sich nur wenige Artikel dieser Art in meinen zwei Bänden\*, und vielleicht würde man hier gar nicht auf sie stoßen, wenn sie nicht bereits völlig fertiggestellt gewesen wären, bevor ich über den Geschmack des Lesers ganz im Bilde war.

## II. Gründe, weshalb dieses Werk nicht in kurzer Zeit geschrieben werden konnte

Das war der eine Grund, der die Veröffentlichung dieses Werks verzögert hat. Viele andere haben ebenfalls dazu beigetragen. Ich hatte es mir zunächst als ein Gesetz vorgeschrieben, nichts über das zu sagen, was sich bereits in den anderen Wörterbüchern findet, oder zumindest die Wiederholung der dort berichteten Fakten möglichst zu vermeiden. Durch diesen Entschluß beraubte ich mich all der Materialien, die am leichtesten zusammenzutragen und zu benutzen waren. Nichts ist für die Verfasser eines historischen Wörterbuchs bequemer als von Päpsten, Herrschern, Königen, Kardinälen, Kirchenvätern, Konzilien, Häretikern, großen Herren, Städten, Provinzen usw. zu sprechen. Es ist folglich ein sehr großer Nachteil, diese Materien auszuklammern. Das muß man aber beständig tun, wenn man

\* (Die Erstauflage des *Dictionnaire historique et critique* von 1697 umfaßte nur zwei Bände. Hgg.)

sich vorgenommen hat, Artikel zu vermeiden, die sich schon im *Dictionnaire* von Moréri finden. Wenn man dieselben Artikel bieten will, die sich bei ihm finden, muß man sich auf Dinge beschränken, die dort ausgelassen sind. Die Mühe, diese von den übrigen in den zu Rate gezogenen Quellen zu trennen, ist nicht gering; allein die Mühe, sie im Anschluß an die Lücken, die sich bei ihm finden, in einen Zusammenhang zu bringen, wenn man sie von dem getrennt hat, was Moréri berichtet, ist noch viel größer. Ungeachtet all dieser Schwierigkeiten hatte ich den Entschluß gefaßt, den meisten der in der Bibel erwähnten Personen einen Artikel zu widmen, aber ich erfuhr, daß man in Lyon bald ein ganz diesem Thema gewidmetes Wörterbuch publizieren würde.<sup>5</sup> Es war also nichts weiter zu tun, als eine Sammlung von Äußerungen der Rabbinen über diese Personen zusammenzutragen. Nachdem ich aber in Erfahrung gebracht hatte, daß in Paris die *Bibliothèque orientale* des verstorbenen Herrn d'Herbelot gedruckt wurde, stellte ich die Arbeit an diesen Sammlungen ein.<sup>6</sup> Trotz ebendieser Schwierigkeiten hätte ich die Artikel verfaßt, die sich auf die Kirchengeschichte beziehen, wenn ich nicht in Erwägung gezogen hätte, daß Herr du Pin den Lesern dieses *Dictionnaire* bereits alles vorgelegt hat, was sie nur wünschen können. Sein Werk schickt sich sowohl für Gelehrte wie Ungelehrte. Die holländischen Ausgaben machen es der ganzen Welt bekannt; alle wißbegierigen Leute kaufen und studieren es. Es wäre deshalb tadelnswert gewesen, wenn ich von Dingen gesprochen hätte, die darin vorkommen. Warum sollte ich Anlaß dazu geben, dieselben Geschichten zweimal zu kaufen? Ich wollte deshalb lieber von einer so fruchtbaren und leicht zu findenden Materie Abstand nehmen, als dasjenige noch einmal zu sagen, was man anderswo viel bequemer in Erfahrung bringen kann.

<sup>5</sup> Es trägt den Titel *Le dictionnaire de la bible*. Es ist ein Folioband, der nach Auskunft des Titelblatts 1693 gedruckt wurde und von Herrn Simon verfaßt ist, einem Priester und Doktor der Theologie.

<sup>6</sup> Ich hatte bereits die Artikel ADAM, EVA, KAIN, ABEL, ABRAHAM usw. fertiggestellt, die sich in diesem Werk befinden.

Ich sah mich noch in anderen Hinsichten eingeschränkt. Kaum hatte ich mit diesem Werk begonnen, da hörte ich, daß man in London eine englische Übersetzung des *Dictionnaire* von Moréri mit unzähligen Ergänzungen druckte<sup>7</sup> und daß man in Holland an einem umfangreichen Ergänzungsband zu eben diesem *Dictionnaire* arbeitete. Von da an hielt ich mich für verpflichtet, nicht weiter von den berühmten Leuten Großbritanniens zu berichten; ich war der Ansicht, daß sie allesamt aus der englischen Ausgabe in den holländischen Ergänzungsband übernommen würden und daß man dieselbe Sache also zweimal kaufen würde, wenn ich die gute Ordnung nicht dadurch einhalten würde, daß ich von einer so reichhaltigen und einem Wörterbuch so rühmlichen Materie Abstand nähme. Derselbe Grund hat mich dazu gebracht, die Nachforschungen nach berühmten Leuten abubrechen, die in den Vereinigten Provinzen gelebt haben,<sup>8</sup> und sehr wenig von der Geschichte und der Geographie dieses Landes zu sprechen. Mir leuchtete gleich ein, daß der holländische Ergänzungsband alle diese Dinge weitläufig und zuverlässig behandeln würde. Mir leuchtete ebenfalls ein, daß man in ihm sehr ausführlich erzählen würde, was sich gegenwärtig in ganz Europa abspielt. Das ist der Grund, weshalb ich auf diese modernen Geschichten nicht eingehe. Auf der anderen Seite erreichte mich die Nachricht, daß man dabei war, in Paris eine neue, stark erweiterte Ausgabe von Moréris *Dictionnaire* herauszubringen. Das brachte mich zu dem Entschluß, viele Dinge zu unterdrücken und meine Nachforschungen zu verschiedenen Punkten einzustellen, die ich im Vergleich mit dem, was uns die Verfasser dieser neuen Ausgabe davon zur Kenntnis bringen konnten, nur unvollkommen hätte behandeln können. Diese Leute befinden sich an Ort und Stelle und haben die alten wie die aktuellen Bücherschätze zur Hand. Man muß ihnen also diese Aufgabe ganz allein überlassen und darf ihnen nicht den Ärger bereiten, eine Materie nur oberflächlich zu be-

<sup>7</sup> Wenn ich mich nicht irre, ist sie 1695 erschienen.

<sup>8</sup> Ich habe nur von einigen Personen gesprochen, von denen ich die Lebensbeschreibungen oder Leichenpredigten schon in Händen hielt.

rühren, die mit größerer Anteilnahme gelesen würde, wenn sie dank ihrer Mittel in vollem Glanze erstrahlte, bevor andere sich ihrer annähmen.

Aber außer diesen neuen Ausgaben und neuen Ergänzungsbänden zu Moréris *Dictionnaire* haben mich noch andere Dinge in sehr enge Schranken gezwungen. Herr Chappuzeau arbeitet seit langem an einem historischen Wörterbuch. Man kann ganz sicher sein, neben einer Unmenge anderer Dinge das darin zu finden, was die Lage der Völker, ihre Sitten, Religion und Regierung angeht sowie das, was die königlichen Häuser und die Genealogie der großen Herren betrifft.<sup>9</sup> Insbesondere wird man dort sämtliche Kurfürsten, Fürsten, sowie alle Grafen des Reiches, ihre Allianzen, ihre politischen Absichten und ihre wichtigsten Taten sehr ausführlich beschrieben finden. Man wird darin die nördlichen Länder und den Rest des protestantischen Europa geschildert sehen. Ich hielt es daher für meine Schuldigkeit, bei diesen großen Gegenständen zu schweigen, um nicht die Leser der mißlichen Notwendigkeit auszusetzen, dieselben Dinge zweimal zu kaufen. Ich sah mich gleichfalls hinsichtlich der Gelehrten des 16. Jahrhunderts eingeschränkt, denn ich wußte, daß Herr Teissier die von ihm so sorgfältig gesammelten Kommentare über die aus Herrn de Thou gezogenen Lebensbeschreibungen mit neuen Ergänzungen drucken ließ.<sup>10</sup> Ich befürchtete beständig, daß ich über diese Gelehrten das Gleiche sagen würde wie Herr Teissier, und dieser Gedanke hat mich oft dazu gebracht, meine Sammlung zu unterdrücken.

Ich mache diese langwierigen Ausführungen nicht, um meinen Freunden Stoff für eine Apologie denjenigen gegenüber zu liefern, die mein *Dictionnaire* verachten und sagen werden: »War es erforderlich, die Verfertigung eines solchen Werks solange hinauszuzögern? Man würde die Fehler darin entschuldigen, wenn der Autor lediglich wenige Monate auf seine Abfassung verwendet hätte; aber ein so geringer Nutzen einer derart

<sup>9</sup> Man sehe den Plan, den er im Jahr 1694 von seinem *Dictionnaire* veröffentlicht hat.

<sup>10</sup> Diese zweite Auflage ist 1696 erschienen.

lange dauernden Arbeit verdient keine Gnade. Die Langsamkeit ist nur dann hinnehmbar, wenn sie ein Meisterwerk hervorbringt.«<sup>11</sup> Meine Freunde könnten antworten, daß die fleißigsten Schriftsteller Mühe hätten, ihre Sammlungen mit größerer Geschwindigkeit zusammenzustellen, wenn sie die reichhaltigsten und zugänglichsten Materien unberücksichtigt ließen, von denen sie wissen, daß andere sie schon zusammengetragen haben oder voraussehen, daß andere sie zusammengetragen werden. Ich verlange jedoch nicht, daß man derartige Entschuldigungen zu meinen Gunsten anführt. Das Gesagte dient nur zur Beantwortung folgender Fragen, die man an mich richten könnte: »Warum fehlen so viele der großen Themen in deinem Buch? Warum findet man so viele unbekannte Dinge, so viele obskure Namen darin? Warum ist es bei bestimmten Dingen so knapp und bei bestimmten anderen Dingen so ausschweifend? Ist der Autor so leichtfertig zu behaupten, dasjenige leisten zu können, was Plinius für so außerordentlich schwierig hielt?<sup>12</sup> Usw.« Ich verweise auf meine obigen Ausführungen, man findet in ihnen die Auflösung all dieser Zweifel.

Ich bekenne aufrichtig, daß arbeitsame und eifrige Autoren Anlaß haben werden, mich als einen wenig fleißigen Schriftsteller anzusehen. Ich habe mehr als vier Jahre mit der Niederschrift dieser zwei Bände zugebracht.<sup>13</sup> Außerdem sind sie mit langen Passagen durchsetzt, die mich keinerlei Mühe kosteten; nichts von dem, was ich über mich selbst sage, gibt einen Autor zu erkennen, der seine Arbeit noch einmal durchsieht und die Freimütigkeit seiner ursprünglichen Gedanken sowie die erste Anordnung seiner Worte verbessert. Wenn man also zu

<sup>11</sup> »Die Löwin braucht lange, um ein Junges zu gebären; aber dann ist es auch ein Löwe.«

<sup>12</sup> »Es ist ein schwieriges Geschäft, dem Alten Aktualität, dem Neuen Ansehen, dem Belanglosen Glanz, dem Unklaren Deutlichkeit, dem Ekelhaften Gefallen, dem Zweifelhafte[n] Glaubwürdigkeit zu verschaffen.« Plinius, *Nat. hist.*, Vorrede.

<sup>13</sup> Ich habe mit diesem Werk im Juli 1692 begonnen und es im Oktober 1696 fertiggestellt.

dem Urteil kommt, ich sei zu langsam, so verwundert mich das nicht; ich weiß, daß das stimmt. Ich schäme mich dafür, und es wäre mir noch viel peinlicher, wenn ich nicht wüßte, daß meine sehr häufig schwankende Gesundheit, die viel Schonung verlangt, mir nicht zu tun gestattet, was man sehr robuste und arbeitsliebende Autoren ausführen sieht. Ferner weiß ich, daß die Knechtschaft des Zitierens, die ich mir aufgebürdet habe,<sup>14</sup> zu großen Zeitverlusten führt, und daß der gewaltige Mangel an für mich sehr notwendigen Büchern meine Feder hundert Mal am Tag stocken ließ. Für ein Werk wie dieses hier ist die umfangreichste Bibliothek erforderlich, die jemals zusammengestellt wurde; ich hingegen verfüge nur über sehr wenige Bücher.<sup>15</sup> Soll ich es zu bekennen wagen? Mein Stil ist eine weitere Ursache meiner Langsamkeit. Er ist recht nachlässig, nicht frei von unpassenden und veralteten Ausdrücken, vielleicht nicht einmal von Barbarismen. Ich gestehe es und habe deswegen fast keine Skrupel. Zum Ausgleich aber bin ich bei anderen, weit mühsameren Dingen von einer bis ins Abergläubische hineinreichenden Skrupelhaftigkeit.<sup>16</sup> Die größten Meister und die berühmtesten Mitglieder der Académie Française machen sich frei von diesen Skrupeln; kaum drei oder vier Schriftsteller haben wir, die sich davor hüten. Es bedeutet also große Mühsal für mich, daß ich mich über diese Bagatellen nicht hinwegzusetzen vermag, die großen Zeitverlust bedingen und manchmal auch die Lebhaftigkeit und Natürlichkeit des Ausdrucks verderben, wenn man ihn in diesem Sinne verbessert. Ich bin so wenig im-

14 Ich führe die Seitenzahl selbst dann an, wenn ich lediglich auf andere Stellen meines *Dictionnaire* verweise.

15 Man hat mir mit einigen Büchern auf eine sehr verbindliche Weise ausgeholfen. Ich bin dafür sehr dankbar und würde hier gern die Namen und das Lob derjenigen hersetzen, die diese Güte hatten, wenn ich nicht fürchtete, ihre Bescheidenheit zu verletzen.

16 Wie das Vermeiden von Äquivokationen sowie Versen und den Gebrauch eines »on«, eines »il«, eines »pour«, eines »dans«, usw. mit verschiedenen Bezügen in ein und demselben Satz, und um es so anzustellen, daß ein »il« am Anfang einer Periode sich nicht auf einen obliquen Kasus bezieht, sondern auf einen vorhergehenden Nominativ, usw.

stande, dieses drückende Joch abzuwerfen, daß im Falle eines Neudrucks dieses *Dictionnaire* meine hauptsächliche Sorge ganz gewiß darauf gerichtet sein wird, sämtliche sprachlichen Fehler, die in dieser Ausgabe stehengeblieben sind, gemäß den strengen Gesetzen unserer Grammatik zu verbessern.<sup>17</sup> Eine große Anzahl davon ist noch vorhanden, denn während des ersten Jahres meiner Arbeit beschäftigten mich derartige Skrupel weit weniger. So kommt es, daß man durch das ganze Werk hindurch auf Artikel stößt, welche die abergläubischen Regeln verletzen, von denen ich gesprochen habe. Diese Artikel wurden zu jener Zeit geschrieben, und ich hatte keine Zeit, sie zu überarbeiten, weil ich sie zum Druck geben mußte. Auf vergleichbare Fehler kann man das ganze Werk hindurch stoßen, teils weil meine Aufmerksamkeit auf etwas anderes gerichtet war und ich sie bei der Korrektur der Druckbogen nicht bemerkt habe, teils weil die Drucker mir nicht die erforderliche Zeit zur Verbesserung dessen ließen, was mir nicht gefiel. Die nützlichen Hinweise, die mir Herr Drelincourt gegeben hat und seine richtigen und feinen Verbesserungen, die ich sorgfältig am Rand meines Exemplars notiert habe, werden mir bei der Durchsicht dieser Auflage unendlich nützlich sein.<sup>18</sup>

Was diejenigen in Betracht ziehen müssen, die finden,  
daß ich nicht genug Zeit auf die Verfertigung dieses  
*Dictionnaire* verwendet habe

Das also hätte ich denen entgegenzuhalten, die es befremdlich finden könnten, daß mich dieses *Dictionnaire* so viel Zeit gekostet hat. Aber ich darf diejenigen nicht übergehen, die glauben

<sup>17</sup> Man beachte, daß es mir nicht möglich gewesen ist, dieses Versprechen in der zweiten Auflage einzulösen. Die Drucker ließen mir nicht die erforderliche Zeit, um die erste Arbeit genau durchzusehen und die neue zu besorgen, d. h. um die sehr zahlreichen Zusätze anzubringen.

<sup>18</sup> Medizinprofessor in Leiden. Man sehe, was über seine genaue Kenntnis der französischen Sprache in Bd. II, S. 309, Spalte 2, gesagt ist. (Diese An-

könnten, ich hätte mich zu sehr übereilt. Viele werden erstaunt sein, daß ich in weniger als fünf Jahren zwei so große Folio-bände erstellen konnte. Manche Autoren stellen ein kleines Buch nicht unter einem Jahr fertig, teils weil sie alles, was sie ohne langes Nachdenken hervorbringen, als wertlose Gedanken und Ausdrücke behandeln, teils weil sie in Geschäfte eingebunden sind, die sie oft aus ihrer Studierstube reißen, teils weil eine natürliche Faulheit oder ein allzu gewissenhafter Gehorsam dem Gebot gegenüber, das sie auf der Schule gelernt haben *Interpone tuis interdum gaudia curis* (Unterbrich deine Arbeit gelegentlich durch Vergnügungen), sie zu häufigeren Unterbrechungen ihrer Arbeit bewegt. Diese Herren sind schnell gegen ein Werk eingenommen, das nicht viel Zeit gekostet hat, und sie sind nicht der Ansicht, daß es viel Zeit verschlang, wenn hundert Druckbogen nicht drei oder vier Jahre verlangten. Sie werden auf mich fraglos das Sprichwort anwenden *Canis festinans caecos edit catullos* (Der sich übereilende Hund bringt blinde Junge zur Welt), und sie werden ihr Vorurteil durch die Lektüre der obigen Ausführungen bestätigt finden. Sie werden von der auf die Sache verwendeten Arbeit die Zeit abziehen, die ich auf die Vermeidung von Reimen<sup>19</sup> und die Einheitlichkeit der Bezugswörter verwendet habe. Sie wissen, daß dies eine langwierige und mühsame Arbeit ist und daß nichts so viel Geduld verlangt, wie eine gute Verbindung der zitierten Stellen. Unter dem Vorwand, daß es in diesem Werk viele außergewöhnliche Materialien gibt, werden sie abstreiten, daß ich sagen könnte, ich hätte es ohne Überstürzung in kurzer Zeit wachsen lassen. Denn, so werden sie sagen, es ist weit mühsamer, zahllose Passagen aus anderen Werken sinnvoll anzuwenden, als eine lange Kette von

gabe bezieht sich auf die Erstauflage von 1697. Hgg.) Er hat mir außerdem mehrere gelehrte Bemerkungen mitgeteilt.

Man beachte, daß ich wegen des in der voranstehenden Marginalnote genannten Grundes davon kaum Gebrauch machen konnte, ebensowenig wie von anderen, die ich am Rande notiert hatte.

<sup>19</sup> Die französische Prosa wimmelt nur so von Reimen, wenn man nicht beständig gegen diesen Fehler auf der Hut ist.

Vernunftschlüssen und Reflexionen anzustellen.<sup>20</sup> Man muß diese Stellen aufsuchen, sie aufmerksam lesen, an die gehörige Stelle setzen, mit den eigenen Gedanken und untereinander verbinden. Es ist ausgeschlossen, schnell voranzukommen, wenn man dies vollkommen richtig durchführen will. Das gebe ich ihnen zu, aber ich bitte sie, nicht das *canis festinans usw.* auf mich anzuwenden, bevor sie mich gelesen haben. Vorurteile sind trügerisch, und wenn sie günstige Vorurteile haben wollen, so sage ich ihnen, daß ich mich ebensowohl wie sie an Catos Distichon *Interpone tuis interdum gaudia curis, usw.* erinnere, daß ich aber nur sehr selten Gebrauch davon mache. Vergnügungen, Lustbarkeiten, Spiele, Gastmahle, Landpartien, Besuche und andere derartige Entspannungen, die so viele Gelehrte dem Vernehmen nach nötig haben, sind meine Sache nicht; ich vergeude damit keine Zeit. Ich vertue auch keine Zeit mit häuslichen Sorgen noch mit dem Erstreben von irgend etwas oder Gesuchen oder anderen derartigen Dingen. Glücklicherweise bin ich vieler Beschäftigungen enthoben, die mir wenig angenehm waren, und ich habe die größte und angenehmste Muße gehabt, die ein Gelehrter sich nur wünschen kann. Unter solchen Umständen kommt ein Schriftsteller in wenigen Jahren recht weit. Sein Werk kann von Tag zu Tag spürbar anwachsen, ohne daß er sich dabei nachlässig zeigt.

### III. Klarstellung über die befolgte Art und Weise des Zitierens

Ich zweifle nicht daran, daß die von mir befolgte Methode des Zitierens von Passagen anderer Autoren kritisiert werden wird. Viele werden sagen, daß es mir nur darum zu tun war, ein großes Buch mit geringem Aufwand zu machen. Oft zitiere ich sehr lange Auszüge. Manchmal gebe ich deren Sinn in unserer Sprache wieder und zitiere sie dann sowohl auf griechisch als auch

<sup>20</sup> Man sehe Anm. (E) des Artikels EPIKUR. (Diese Anmerkung nicht aufgenommen in Bd.I dieser Sammlung. Hgg.)

auf lateinisch. Heißt das nicht, die Dinge ohne Notwendigkeit zu vervielfältigen? Muß man ein langes Zitat aus einem modernen Autor abschreiben, den man in allen Buchläden findet? Muß man Amyot und sein altes Französisch zitieren? Um auf diese Kritiker gehörig zu antworten, brauche ich wohl nicht zu leugnen, daß ihre Einwände den Anschein auf ihrer Seite haben. Ich gebe ihnen zu, daß sie plausibel sind und daß sie mich lange Zeit unentschlossen ließen; schließlich aber haben mich noch plausiblere Gründe zu der Wahl bestimmt, die ich getroffen habe. Ich habe in Betracht gezogen, daß ein Werk wie das vorliegende für eine große Zahl von Leuten eine Bibliothek ersetzen muß. Viele Liebhaber der Wissenschaften verfügen nicht über die Mittel, Bücher zu erwerben, andere haben nicht die Zeit, den fünfzigsten Teil der Bücher anzusehen, die sie gekauft haben. Wer aber die Zeit dazu hat, würde es ärgerlich finden, jeden Augenblick aufzustehen, um den Informationen nachzugehen, auf die man sie hinweist. Sie bevorzugen es, in dem Buch selbst, das sie vor Augen haben, die eigenen Worte der Autoren zu finden, die man als Zeugen anführt. Wenn man die zitierte Ausgabe nicht besitzt, verliert man viel Zeit, denn es ist nicht immer einfach, in der eigenen Ausgabe die Seite zu finden, die ein Schriftsteller aus der seinen zitiert. Um mich den Interessen der Leser ohne Bibliothek und der Zeitnot oder Faulheit derjenigen mit Bibliothek anzupassen, habe ich es deshalb so eingerichtet, daß sie zur gleichen Zeit die historischen Fakten wie die Beweise dieser Fakten mitsamt einer Auswahl der Diskussionen und Umstände vor Augen haben, so daß ihre Wißbegierde voll auf befriedigt wird. Man glaubt nicht, wie viele urteilsfähige Personen in dieser Hinsicht mißtrauisch geworden sind, weil beim Zitieren von Autoren viele Betrügereien begangen werden und diejenigen, die eine Passage redlich abkürzen, dabei nicht immer deren volle Stärke zu erhalten wissen. Ich kann begründeterweise sagen, daß es bei tausend Anlässen eine Art Verwegenheit wäre, das den Autoren zugeschriebene zu glauben, wenn deren eigene Worte nicht zitiert werden. Deshalb wollte ich das Gemüt des Lesers beruhigen, und damit er meine Anführungen weder der Subreption noch der Obreption ver-

dächtigt, habe ich jeden Zeugen in seiner Muttersprache sprechen lassen, und anstatt Castelvetro nachzuahmen, der seine Zitate durch ein »und so weiter« sogar noch vor Anführung der erforderlichen Stelle beschließt, habe ich die jeweilige Stelle gelegentlich sowohl am Anfang wie am Ende verlängert, damit man besser verstehen kann, worum es sich handelt, oder damit man nebenbei etwas anders erfährt. Ich weiß sehr wohl, daß ein solches Verfahren in einer kleinen Abhandlung zur Moral, in einem Stück zur Redekunst oder bei einer Geschichte abwegig wäre; aber das ist bei einem zusammengetragenen Werk wie diesem hier nicht der Fall, in dem ich mir vorgenommen habe, Tatsachen zu erzählen und sie sodann durch Kommentare zu erläutern. Jene Verlängerungen wären tadelnswert, wenn sie aus einem Band zwei machten oder wenn dadurch aus einem Taschenbuch ein Folio- oder Quartband würde. Aber da die Frage nur lautet, ob ein Folioband einige Seiten kürzer oder länger wird, lohnt das nicht die Mühe, sich zu beschränken. Wenn er nur 250 Bogen umfaßt, so wird er die Handlichkeit eines kleinen Buches ebenso verfehlen, als wenn er 330 Bogen enthält, denn man muß bedenken, daß diese dicken Bücher nicht gemacht sind, um Seite für Seite gelesen zu werden. Sie würden, so wird man mir entgegenhalten, etwas weniger kosten, wenn sie lediglich 200 Bogen enthielten. Ich antworte: Wenn sich ein Buchhändler nach dieser Regel richten würde, würde er niemals ein mehrbändiges Werk drucken, wenn es nicht ausnahmslos vorzügliche Gedanken ohne eine Silbe zuviel enthielte, denn es wäre für wenigbemittelte Leute immer zu teuer. Die Mühe, Amyot oder Vigenere in modernes Französisch zu übersetzen, hätte nichts genutzt; es genügt, daß meine Leser die Fakten verstehen können, die sie berichten.

## ABDAS

ABDAS, Bischof in Persien zur Zeit Theodosius' des Jüngeren, verursachte durch seinen unbesonnenen Eifer eine ganz fürchterliche Verfolgung der Christen. Die Christen genossen in Persien völlige Gewissensfreiheit, als dieser Bischof sich die Freiheit nahm, einen der Tempel zu zerstören, in denen man das Feuer anbetete. Die Magier beschwerten sich darüber sogleich beim König, der Abdas holen ließ und ihm nach einem sehr milden Verweis befahl, den Tempel wieder aufbauen zu lassen. Obwohl der Fürst ihm erklärt hatte, daß er im Falle seines Ungehorsams sämtliche Kirchen der Christen einreißen lassen würde, wollte Abdas das nicht tun. Der Fürst machte daraufhin seine Drohung wahr<sup>a</sup> und überließ die Gläubigen der Gnade der Geistlichkeit seines Landes (B), welche die den Christen gewährte Toleranz mit Schmerzen angesehen hatte und daher mit großer Wut über sie herfiel. Abdas war der erste Märtyrer, der bei diesem Zusammentreffen umkam; er war, sage ich, der erste Märtyrer, wenn man einen Menschen so bezeichnen darf, der die Kirche durch seine Unbesonnenheit<sup>b</sup> (C) in so großes Unglück stürzte. Die Christen, die bereits eins der wichtigsten Stücke christlicher Geduld vergessen hatten, griffen zu einem Mittel, das ein weiteres Blutbad verursachte. Sie erflehten Hilfe von Theodosius, wodurch ein langer Krieg zwischen Römern und Persern entfacht wurde.<sup>c</sup> Es ist zwar zutreffend, daß die Perser unterlagen. Aber stand es fest, daß sie die Römer nicht besiegen würden und daß infolge ihrer Siege die spezielle Verfolgung der Christen in Persien nicht ausufern und auch alle anderen Kirchen erfassen könnte? Hier sieht man, was aus dem

<sup>a</sup> Theodoret, *Hist. eccl.*, Buch V, Kap. 39 entnommen.

<sup>b</sup> Vedelius, ein protestantischer Theologe, tadelt diesen Bischof. Man sehe Voetius, *Disputat.*, Bd. III, S. 310.

<sup>c</sup> Socrates, *Hist. eccl.*, Buch VII, Kap. 18.

unbedachten Eifer eines einzelnen Menschen entstehen kann. Dreißig Jahre reichten kaum aus, um die Wut der Verfolger zu befriedigen.<sup>d</sup> Wer diesen Grund für die leidenschaftlichen Angriffe der Perser unterdrückt hat,<sup>e</sup> ist nicht zu entschuldigen. Gegen solche Leute kann man in der Gelehrtenrepublik dieselbe Klage erheben, die man vor Gericht gegen gewisse Verkäufer anstrengt, wenn sie absichtlich Informationen zurückhalten, die dem Käufer bekannt sein müßten;<sup>f</sup> und es wäre zu wünschen, daß das Publikum gegenüber Historikern, die bestimmte Dinge unterdrücken, unnachsichtiger wäre, als es der Fall ist. Es gibt so wenige Historiker, die das nicht tun, daß es an der Zeit sein dürfte, dies nach Möglichkeit zu ändern.

*(B) Der Gnade der Geistlichkeit seines Landes.*

So nenne ich die Magier, die unter anderem Sorge für die Religion trugen. Ihnen oblag es, darauf zu achten, daß diesbezüglich keine Neuerungen eingeführt wurden. Theodoret vergleicht sie mit dem Wirbelwind, der die Meereswogen entstehen läßt. »Dreißig Jahre dauert nun schon der Aufruhr des Meeres, der von den Magiern wie von Stürmen und Unwettern ausging.«<sup>4</sup> Das war ihre Rolle in dem Wüten, das die persische Kirche dreißig Jahre lang so heftig erschütterte. Socrates berichtet, daß sie sich verschiedener Betrügereien bedienten, um den Zuwachs der christlichen Religion zu bremsen, als sie sahen, daß die Freundschaft, die Isdegerdes für den hl. Bischof Maruthas empfand, Anlaß zu der Befürchtung gab, daß er ihre Religion verlassen könnte.<sup>5</sup> Sie waren kühn genug, einen Menschen unterirdisch in

<sup>d</sup> Theodoret, *Hist. eccl.*, Buch V, Kap. 39.

<sup>e</sup> Man sehe Anm. (C).

<sup>f</sup> (...). Cicero, *De officiis*, Buch III, Kap. 16. Man sehe auch Grotius *De jure belli*, Buch II, Kap. 8, Nr. 7 und Pufendorf, *De jure nat.*, Buch V, Kap. 3.

<sup>4</sup> Theodoret, *Hist. eccl.*, Buch V, Kap. 39.

<sup>5</sup> Socrates, *Hist. eccl.*, Buch VII, Kap. 8.

dem Tempel zu verstecken, in den der König ging, um das Feuer anzubeten, und sie gaben diesem Menschen die Anweisung, in Gegenwart des Königs loszuschreien, daß man diesen Fürsten verjagen müsse, weil er die Gottlosigkeit besessen hatte zu glauben, ein christlicher Priester wäre ein Freund Gottes. Wenn das, was die Gottlosen höchst fälschlich behaupten, wahr wäre, daß nämlich die Religion lediglich eine menschliche Erfindung sei, die von den Herrschern eingeführt wurde, um das Volk unter dem Joch des Gehorsams zu halten, müßte man dann nicht zugeben, daß die Fürsten als allererste in ihre eigene Falle getappt wären? Denn weit davon entfernt, daß die Religion sie zu Herren über ihre Untertanen machte, unterwirft sie die Religion im Gegenteil ihren Völkern in dem Sinne, daß sie verpflichtet sind, nicht die Religion zu haben, die ihnen die beste zu sein scheint, sondern die ihres Volkes. Und wenn sie einer von dieser verschiedenen Religion anhängen wollen, so hängt ihre Krone an einem seidenen Faden. Man sehe, wie die Magier Persiens ihren Prinzen bedrohten, der lediglich einen Bischof freundlich behandelt hatte. Hat man nicht behauptet, daß der letzte König von Siam von Thron gestoßen wurde, weil er den christlichen Missionaren zu sehr gewogen war?<sup>6</sup> Derselbe Socrates, der uns über die von den Magiern verwendeten Kunstgriffe informiert, mit denen sie die Verbreitung des Evangeliums aufhalten wollten, belehrt uns auch, daß sie nach dem Tod des Isdegerdes seinem Sohn einen derartigen Verfolgungsgeist einpflanzten, daß es zur Verübung entsetzlicher Grausamkeiten gegen die Christen kam. Sie hatten schon vergeblich versucht, diesen Geist seinem Vater einzuflößen, denn es fehlte nicht viel, daß er das Christentum angenommen hätte. Socrates bezeugt das, aber er tut unrecht daran, nicht freimütig zu gestehen, daß Bischof Abdas durch seinen mutwilligen Frevel den Magiern einen sehr einleuchtenden Vorwand geliefert hatte. Man vergleiche dies mit der Anmerkung (B) des Artikels JUNIUS, Franciscus, Professor in Leiden.\*

<sup>6</sup> Ich schreibe dies im Jahr 1693.

\* 〈Nicht aufgenommen in diese Sammlung. Hgg.〉

(C) *Ein Mensch, der durch seine Unbesonnenheit.*

Nicht alle Kirchenhistoriker haben die Unaufrichtigkeit besessen, die ich soeben Socrates vorgeworfen habe, denn Theodoret hat freimütig eingeräumt, daß der Bischof, der einen Tempel zerstörte, Anlaß zu der schrecklichen Verfolgung gegeben hat, welche die Christen in Persien erdulden mußten.<sup>7</sup> Er streitet nicht ab, daß der Eifer dieses Bischofs unzeitig war, aber er behauptet, daß seine Weigerung, einen solchen Tempel wiederaufzubauen, bewundernswürdig sei und eine Auszeichnung verdiene. »Denn«, so fügt er hinzu, »mir scheint es eine genauso große Gottlosigkeit zu sein, dem Feuer einen Tempel zu errichten, wie es anzubeten.« Nikephoros hat dies alles von Theodoret abgeschrieben.<sup>8</sup> Ich für meinen Teil bin der Ansicht, daß kein Mensch, sei er nun Metropolit oder Patriarch, sich jemals diesem Gesetz der natürlichen Religion entziehen kann: »Man muß den Schaden, den man seinem Nächsten zugefügt hat, entweder durch Wiedergutmachung oder auf andere Weise ausgleichen.« Nun hatte Abdas als ein schlichter Mensch ohne Staatsamt und Untertan des Königs von Persien das Gut eines anderen zerstört, und zwar ein um so privilegierteres Gut, als es der herrschenden Religion gehörte. Er war folglich schlechterdings verpflichtet, dem Befehl seines Herrschers bezüglich der Wiedergutmachung bzw. der Wiederherstellung des Gutes, das er zerstört hatte, zu gehorchen. Und es war eine schlechte Entschuldigung zu sagen, der wiederaufgebaute Tempel hätte dem Götzendienst gedient. Denn nicht Abdas hätte ihn dazu gebraucht, und nicht er wäre für den Mißbrauch verantwortlich gewesen, den seine Besitzer mit ihm hätten anstellen können. Wäre es ein gültiger Grund, die Rückgabe einer Geld-

<sup>7</sup> Theodoret, *Hist. eccl.*, Buch V, Kap. 39.

<sup>8</sup> Buch XIV, Kap. 19. Ich finde bei Saldenus, *Otia theol.*, S. 639, daß Socrates das, was der Bischof getan hat, eine »bemerkenswert unzeitige Aktion nennt.« Er zitiert *Hist. tripart.*, Buch X, Kap. 30, aber es ist sicher, daß dieses Kapitel aus Theodoret entnommen ist. Voetius, *Disput. theol.*, Bd. III, S. 310, zitiert Eusebius, der davon nichts sagen konnte.

börse, die man jemandem gestohlen hat, mit den Worten zu verweigern, der Bestohlene sei ein Mensch, der sein Geld für Ausschweifungen verwendet? Laßt ihn nur machen, ihr habt Gott nicht Rechenschaft zu geben für den Mißbrauch, den er von seinem Geld macht; laßt ihm sein Gut, welches Recht habt ihr daran? Außerdem: war der Bau eines Tempels, ohne den die Perser weiterhin Götzendiener geblieben wären wie zuvor, vergleichbar mit der Zerstörung mehrerer christlicher Kirchen? Der Bischof mußte folglich dem letzteren Übel durch das erstere zuvorkommen, denn der Fürst hatte dies in seine Wahl gestellt. Und schließlich: Was ist geeigneter, die christliche Religion bei allen Völkern der Welt verhaßt zu machen als zu sehen, daß die Christen, nachdem sie sich als Leute eingeschmeichelt haben, die nur die Freiheit verlangen, ihre Lehre vorzutragen, sodann die Kühnheit besitzen, die Tempel der Religion des Landes zu zerstören und es ablehnen, sie wieder aufzubauen, wenn der Herrscher es befiehlt? Gibt das den Ungläubigen nicht Anlaß zu sagen: »Diese Leute verlangen zunächst lediglich die schlichte Toleranz, aber nach kurzer Zeit wollen sie Ämter und Aufgaben mit uns teilen und sodann unsere Herren werden. Anfangs schätzen sie sich sehr glücklich, wenn man sie nicht verbrennt, sodann sehr unglücklich, wenn sie weniger Rechte genießen als die anderen und schließlich noch weit unglücklicher, wenn sie nicht die allein herrschende Partei sind. Eine gewisse Zeit lang ähneln sie Cäsar, der keinen Herrn über sich, daraufhin ähneln sie Pompeius, der keinen Ebenbürtigen neben sich ertrug.« (...).<sup>9</sup>

Die Verfolger der Reformierten haben diesen Gedanken Karl IX. in böswilliger Absicht eingeflößt, der, so heißt es, sich eines Tages dieser Worte im Gespräch mit dem Admiral de Coligny bediente: »Anfänglich behaupten sie, mit ein wenig Freiheit zu frieden zu sein, sodann wollen sie ebenbürtig sein, kurz danach alleine herrschen und uns aus dem Königreich vertreiben.«<sup>10</sup>

<sup>9</sup> Lukan, Buch I, Vers 125. Man sehe auch Florus, Buch IV, Kap. 2.

<sup>10</sup> Davila, *Hist. delle guerre civili di Francia*, Buch IV, S. 158 unter dem Jahr 1566.

Das sind die unvermeidlichen Unannehmlichkeiten, denen sich die Leute aussetzen, die so nachdrücklich behaupten, man müsse sich der Kraft des weltlichen Arms zur Durchsetzung des wahren Glaubens bedienen. Dieser Art waren auch die Grundsätze des Abdas, denn was hätte er mit bewaffneter Hand unter einem christlichen Herrscher nicht gegen die Götzendiener unternommen, wenn er schon unter einem heidnischen Fürsten, der das Evangelium tolerierte, einen Tempel zerstörte, den die Heiden in besonderem Maße verehrten? Man vergleiche hiermit das, was man in der Anmerkung (B) des Artikels BRAUN, Georg, finden wird.\*

\* 〈Nicht aufgenommen in diese Sammlung. Hgg.〉